
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 20/2 (1993)

DOI: 10.11588/fr.1993.2.58277

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

genannten drei Theorien abdestilliert werden. Für das öffentliche Gesundheitswesen im Deutschland des 19. und 20. Jahrhunderts stützt sich der Autor auf umfangreiche eigene Detailstudien (1985, 1988, 1989), und so wird dort Dargelegtes hier nicht nochmals in den Einzelheiten ausgebreitet, sondern aus einem neuen Blickwinkel zusammengefaßt und gedeutet. Dies hat zur Folge, daß sich Labischs Darstellung fast ausschließlich auf einem hohen Niveau der Abstraktion bewegt, was für Nicht-Medizinsoziologen – die auch angesprochen sind – mit der Zeit etwas monoton und ermüdend wirkt. Das Buch konzentriert sich überwiegend auf Deutschland, namentlich auf Preussen, und widmet dem Gesundheitsbegriff des Nationalsozialismus allein 58 Seiten. Es bleibt die Frage offen, ob und wie weit die Verhältnisse in Deutschland Allgemeingültigkeit für die »Neuzeit« beanspruchen können. Über das Malaise in unserem postindustriellen Gesundheitswesens hinausgeführt hätte möglicherweise eine Untersuchung der Leitideen der Weltgesundheitsorganisation und ihrer Geschichte seit 1948 – davon vernehmen wir nichts; damit hätte sich wohl der Blick geweitet für die globale Problematik von »Gesundheit« am Ende des 20. Jahrhunderts.

Urs BOSCHUNG, Bern

Il Nuovo Mondo nella coscienza italiana e tedesca del Cinquecento. A cura di Adriano PROSPERI e Wolfgang REINHARD, Bologna (Il Mulino) 1992, 420 p., illustr. (Annali dell'Istituto storico italo-germanico, quaderno 33).

L'Institut historique italo-germanique de Trente a choisi pour son colloque de 1991 un thème d'étude qui était comme dicté par l'actualité historiographique, le cinq-centième anniversaire en 1992 de la découverte de l'Amérique. Les dix communications ici présentées ont toutes pour objet non pas le Nouveau Monde lui-même mais les images et les représentations qu'il a suscitées en Europe, et plus précisément en Allemagne et en Italie, pays qui n'ont pas directement participé à la conquête. Quel a été le processus d'acquisition des connaissances, avec les inévitables distorsions de la réalité? Comment s'est opérée la sélection des informations? Quelles questions a soulevées l'existence de populations restées à l'écart de la révélation judéo-chrétienne?

La première communication, par Marica MILANESI »Arsarot ou Anian? Identité et séparation entre Asie et Nouveau Monde dans la cartographie du XVI^e siècle (1500–1570)«, munie de 39 illustrations, passe en revue une importante production de cartes, qui fait apparaître la coexistence de divers modèles: ils ne sont pas fondés comme aujourd'hui sur la topographie mais varient selon les sources antiques et modernes auxquelles l'auteur s'est fié, selon les hypothèses cosmographiques et géographiques retenues. L'ignorance reste fondamentale quant à l'affirmation ou la négation d'une union physique entre le Nouveau Monde et l'Ancien, formant ou non un seul continent. Y a-t-il continuité ou discontinuité? L'auteur passe en revue les représentations qui font du Nouveau Monde la partie orientale de l'Asie et celles qui en font un continent séparé. La conquête du Mexique par Cortès revigore la première hypothèse, celle d'une identité entre Nouveau Monde et Extrême-Orient. Dans certaines cartes on donne à l'Amérique le nom biblique Arsarot (Arzareth, terre sur laquelle la punition divine a exilé les dix tribus d'Israël (Esdras, IV, 13). Une nouvelle conjecture apparaît avec l'hypothèse sur le détroit d'Anian, qui voit dans les terres découvertes un groupe d'îles atlantiques, séparées de l'Asie par un bras de mer (cartes de Gastaldi).

Massimo DONATTINI, avec »Horizons géographiques et impressions italiennes (1493–1560)«, se propose de passer en revue et de caractériser les œuvres géographiques relatives au Nouveau Monde écrites à l'intention du public de la péninsule. Ce parcours éditorial permet de suivre les étapes de la découverte intellectuelle de l'Amérique. 87 œuvres (liste pp. 143–154) ont été sélectionnées sur 68 ans, soit 1,28 par an. Pour le lieu d'édition, Venise l'emporte largement (50,6%), suivie par Rome, Florence, Milan, Bologne, Pavie,

Vicence. Rien au sud de Rome. Les premières éditions l'emportent par 55,2 %, et le vulgaire sur le latin par 79,3 %. Le nombre de pages grossit avec le temps, on passe de brèves notices à des volumes conséquents. L'auteur examine les différents centres, décrit les principaux ouvrages, où dominant les écrits des historiens espagnols Gomara et Cieza de Leon, où figurent aussi les voyages imaginaires et la géographie fantastique. Au regard de l'obsédante présence de l'Orient, toujours rappelé par la menace ottomane, le Nouveau Monde paraît lointain, étranger aux préoccupations quotidiennes. Les informations nouvelles sont présentées dans un cadre lié au passé. Une mention spéciale est faite des »Navigationi« de G. B. Ramusio et du »Viaggio intorno al mondo«, probablement édité par les Giunti.

Wolfgang NEUBER étudie »Le premier voyage de Colomb et sa tradition narrative en Allemagne jusqu'à 1600«. L'intérêt du monde germanique pour les découvertes fut soutenu: 28,6 % des œuvres jusqu'à la moitié du XVI^e siècle, contre 24,5 % à l'Italie, 17,4 % à l'Espagne, 12,7 % à la France et 6 % aux Pays-Bas. La lettre écrite par Colomb le 15 février 1493 durant le retour de son premier voyage fut éditée en 1496 à Bâle (en latin) et à Strasbourg en 1497 (en allemand). Les deux textes, ainsi que les illustrations, procèdent à des ajustements et des transpositions significatifs. Vient ensuite la présentation par Pierre Martyr d'Anghiera dans sa première »Décade«, qui connaît un grand succès, avec une traduction allemande par Jobst Ruchamer de Nuremberg. Johann Huttich écrit en 1532 le »Novus orbis regionum ac insularum veteribus incognitarum«, influencé par la théologie luthérienne. En 1568, le chartreux de Cologne Laurent Surius publie sa »Kurtze Chronik«, qui part du principe, opposé à celui des protestants, que les habitants ne sont pas des apostats mais des ignorants de la religion chrétienne. En 1582 Nicolas Höniger traduit Anghiera dans un esprit luthérien, avec la figure de Colomb comme héros exemplaire, qui est reprise par Conrad Löw dans sa »Meer oder seehenen Buch« de 1598.

Renate PIEPER se consacre aux »Correspondances du Nouveau Monde à la fin du XVI^e siècle d'après l'exemple des »Fuggerzeitungen«. L'Allemagne méridionale, les villes commerçantes d'Augsbourg et de Nuremberg entretenaient depuis la fin du Moyen Age des rapports économiques avec la péninsule ibérique, surtout Lisbonne, Barcelone et Saragosse. L'accession de Charles Quint au trône espagnol élargit ces échanges. Sous son règne les premiers Allemands participèrent à des voyages d'exploration. Les frères Philipp Eduard et Octavian Secundus Fugger furent amenés à s'intéresser au commerce avec l'Amérique: on leur adressa à partir de 1568 des »journaux« manuscrits, accompagnant la correspondance, avec date de lieu et de temps. On sait l'importance pour l'histoire de ces »avvisi« comme aussi des »Neue Zeitungen« imprimés, au public plus étendu. L'analyse des »Fuggerzeitungen« (1568-73, 1575-76, 1579-99) permet de relever de nombreuses informations sur le Nouveau Monde. Les unes viennent directement d'Amérique, les autres de Venise, Anvers et la péninsule ibérique: la fréquence est différente selon la provenance. Certains agents des Fugger assuraient la compilation de ces nouvelles, pour la plupart marchands d'origine allemande, dont aucun n'avait d'expérience directe du Nouveau Monde. Les notices sur le commerce, les mouvements de navires, les conflits entre Européens, prévalent. Ces descriptions reflètent la conception que la bureaucratie espagnole se fait alors des colonies.

»Pluralité de culture ou modèle européen? L'Amérique et les Indiens dans les premiers témoignages écrits allemands«, tel est le thème choisi par Hans-Joachim KÖNIG. La découverte de l'Amérique est un véritable choc culturel, qui met fin à l'antique triade des continents et pose le problème d'une origine commune du genre humain. Entre 1492 et 1600 furent publiés environ 900 »americana«, où la part de la production allemande est considérable, aussi bien que pour les réimpressions. Les lettres de Colomb de 1493 et de Vespucci de 1502 sont sans cesse reprises, puis les »Décades« d'Anghiera et les narrations de Girolamo Benzoni et de Bartolomé de Las Casas. A ces témoignages directs s'ajoutent les »avvisi«, les relations de voyages, les chroniques et cosmographies, les œuvres littéraires. L'insertion juridique et territoriale des nouveaux espaces se fait rapidement. L'Amérique devient la quatrième partie

de la terre. Les histoires légendaires, comme celle des Amazones, vont s'effaçant. La faune et la flore occupent une place considérable, même si l'on éprouve des difficultés à nommer et à classer ces merveilles inconnues. Les plantes, comme les pommes de terre, les tomates, arrivèrent rapidement en Europe. Les usages et coutumes des Indiens soulevèrent la question de leur appartenance au genre humain. Entre l'image positive et l'image répulsive la couronne espagnole avait choisi une position médiane, médiatrice. Les Allemands furent frappés par la nudité des habitants, leur cannibalisme, leur richesse en or. La lettre de Vespucci, largement diffusée, attira peu favorablement l'attention sur les indigènes brésiliens. La rencontre avec les Aztèques et les Incas ne modifia pas ce stéréotype. Les nombreuses éditions de la description hostile de Hans Staden attestent les préférences du public, ainsi que celles des »Erlebnisse« de Schmidl. La christianisation et l'eupéanisation paraissent un devoir.

Carla FORTI présente une synthèse bien informée sur »La »guerre juste« dans le Nouveau Monde: réception italienne du débat espagnol«. Il faut se rappeler les positions des grands théologiens comme Cajetan et Vitoria, des polémistes comme Las Casas et Sepúlveda. C'est ce dernier qui est le premier connu en Italie. En 1558 le jurisconsulte Marquardo De Susannis publie un »De Judaeis et aliis infidelibus«, qui reprend l'argumentation de Sepúlveda. La fortune de Las Casas en Italie est retracée, Minucci, Michele Piò, Castellani. Les »Relectiones« de Vitoria sont imprimées pour la première fois en 1626, à Venise: les positions du dominicain seront condamnées par l'Index de Sixte Quint, mais l'Index de Clément VIII n'en fait plus mention. On cite aussi ses confrères Soto et Cano. Botero, en 1596, cite le jésuite Acosta, provincial de la Compagnie au Pérou. Rutilio Benzoni aborde le thème de la *conquista* dans son *De fuga* de 1595. Alberico Gentili n'est d'accord avec Vitoria que pour repousser le droit de mission comme »juste cause« de guerre et soutient pour le reste l'opinion de Sepúlveda.

Autre contribution intéressante, celle de Girolamo IMBRUGLIA: »Idéaux de civilisation: la Compagnie de Jésus et les missions (1550–1600)«. Auteur de »L'invenzione del Paraguay« (1987), il se penche sur le type humain apparu avec les découvertes, le missionnaire. Une société nouvelle comme celle des jésuites embrasse avec ferveur et méthode la tâche de christianisation. En s'appuyant sur le fonds *Indipetae* des Archives romaines de la Compagnie de Jésus, qui renferme des centaines de lettres des candidats aux missions, on peut se faire une idée des caractères de la vocation missionnaire, où domine l'obéissance. La prédilection des sujets italiens pour l'Orient est éclatante. On nourrissait dans la Compagnie des doutes sur la légitimité de la »conquista« et de la colonisation. On n'avait guère de goût non plus pour l'évangélisation des »barbares«. La mortification, voire la perte de l'identité culturelle native est essentielle pour parvenir à s'initier à un monde étranger. Les »Exercices spirituels« de s. Ignace, qui unissent ascétisme et contemplation, sont le texte fondamental pour le surgissement de l'activité apostolique. Dans leurs *peregrinationes* les jésuites ne craignent pas de s'approcher des modes de pensée primitifs, stratégie qui entre en conflit vers les années 1570 avec celle de la Réforme catholique: l'institution va prévaloir sur l'élan religieux.

Helmuth GRÖSSING se tourne vers »Jean Kepler et la découverte de nouveaux mondes«, particulièrement vers le »Somnium« et la lettre au jésuite Paul Guldin, imprimés en 1634. On discutait alors sur la présence d'eau sur la lune, question soulevée par Galilée dans son »Sidereus Nuncius« de 1610 et qui présuppose celle de l'existence d'habitants »extra-terrestres«. Kepler décrit les activités des sélénides, créatures douées d'intellect (*animantia*). A sa traduction latine du »De facie quae in luna apparet« de Plutarque, qui parle d'un grand continent à l'ouest, il ajoute une glose l'identifiant avec l'Amérique, découverte par les Grecs et les Phéniciens.

»Les humanistes et les découvertes géographiques«, tel est le thème de Corrado VIVENTI, repris à partir des études de Butterfield, Wrightman, Boas, Koyré, Garin. Christophe Colomb a lu et annoté la »Cosmographia« de Pie II et l'»Imago mundi« de Pierre d'Ailly, sur lesquels il s'appuie pour éclaircir ses doutes et fonder ses espérances. Le passage de la conception de la terre plate à celle du globe terrestre s'est opéré plus lentement qu'on ne l'a dit. Dès 1406 la

«Geographia» de Ptolémée est introduite en Occident, où elle sera souvent éditée, avec des cartes. L'autorité reconnue aux Anciens ne freine pas l'expérience. Il n'y a pas de coupure avec le savoir traditionnel; on persiste à éditer le «De sphaera» de Sacrobosco, publié en 1543 avec un préface de Mélancton; on écrit contre l'existence des antipodes. Les certitudes du monde chrétien ont été ébranlées plutôt par les nouveautés de caractère anthropologique que par les conséquences scientifiques des découvertes. «Notre monde vient d'en trouver un autre», s'écrie Montaigne. La Popelinière forme en 1604 le projet d'aller étudier l'organisation sociale des sauvages.

Giuseppe OLMI présente «Magnus campus»: les naturalistes italiens face à l'Amérique au XVI^e siècle. Il se penche sur certaines représentations de l'Amérique et de ses productions, par exemple dans le «De florum cultura» du jésuite G. B. Ferrari (Rome, 1633) ou dans le «Novus orbis» de Jan de Laet (Leyde, 1633). C'est une véritable corne d'abondance qui se déverse sur l'Ancien Monde, animaux, fruits, fleurs, métaux. La terre est d'une exubérante fertilité. Tout est nouveau, insolite, et en même temps déjà vu et connu parce que part du bagage culturel occidental. Les naturalistes n'ont pu échapper à ces impressions. A Venise, capitale de l'édition, un groupe s'intéresse particulièrement aux découvertes: Andrea Navagero, qui se rendra en Espagne, Pietro Bembo, Giovanni Battista Ramusio, Gerolamo Fracastoro: ils utilisent les observations de l'espagnol Gonzalo Fernandez de Oviedo, auteur d'œuvres (insérées dans les «Navigazioni e Viaggi» de Ramusio en 1556) qui décrivent la flore et la faune américaines, avec une iconographie. On lit aussi l'«Historia Natural y Moral de las Indias» du jésuite José de Acosta, traduite en 1596. La cour de Toscane est un centre fort actif pour la recherche d'informations et d'objets. La diplomatie pontificale dans la péninsule ibérique servait de canal privilégié, ainsi que les ambassadeurs de Venise. On observe, après un moment d'enthousiasme, de grandes difficultés de réception, en botanique, en zoologie. La fidélité aux Anciens l'emporte sur l'observation directe. L'Asie, terre des épices, continue à dominer. L'œuvre du bolognaise Ulysse Aldrovandi illustre les hésitations et les contradictions de la recherche. Musées et cabinets de curiosités recueillent les débris animaux et les objets artisanaux, ce qui ouvre la voie à l'ethnographie. Les jardins botaniques s'enrichissent des «simples» américains, mais on met du temps à en faire usage thérapeutique (sauf la quinine, le gaiac, le tabac). Les matériaux assemblés par l'espagnol Hernandez sont connus à Naples puis dans le reste de l'Italie par l'abrégé du médecin Nardo Antonio Recchi, qui révisé par les soins de l'Académie des Lincei donnera jour au fameux «Tesoro Messicano» publié en 1651 seulement, alors qu'en 1648 avait paru l'«Historia naturalis Brasiliae», fruit de l'expédition savante de Johann Mauritz van Nassau-Siegen. Dans un pays sans colonisation comme l'Italie il a fallu beaucoup de temps pour dépasser le stade du merveilleux et du bizarre.

La conclusion du volume est proposée par Adriano PROSPERI: «La conscience européenne devant les découvertes géographiques du XVI^e siècle». La commémoration du XX^e siècle est bien différente de celle du XIX^e siècle: la question de l'identité européenne se trouve posée sur de nouvelles bases. Le rapport entre Européens et habitants du Nouveau Monde ne saurait être à sens unique: «Novus orbis victus vos vicit». Le processus de réélaboration et d'intégration culturelles en Allemagne et en Italie méritait d'être évoqué grâce à ces diverses études.

Bruno NEVEU, Paris

Pierre PLUCHON, Histoire de la Colonisation Française. Tome I. Le Premier Empire Colonial. Des Origines à la Restauration, Paris (Fayard) 1991, 1114 p.

This is the first volume of a two-volume history of French colonisation and the French empire: the second, «Flux et Reflux 1815–1962», is by Denise Bouche. Pluchon's volume is a magisterial one, based on extensive archival research and mastery of the printed primary and secondary literature, though Pluchon does not list one important recent work, Armin Reese's